L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.

No. 81, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN.....$10 { payable d'avance.
Id. TROIS FOIS PAR SEMAINE.....$10 }

NOUVELLE-ORLEANS:

MERCREDI MATIN, 22 JUILLET 1840.

CANDIDATS WHIGS

DÉSIGNÉS PAR LA CONVENTION NATIONALE.

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS.

WILLIAM H. HARRISON

DE L'OHIO.

POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS

JOHN TYLER,

DE LA VIRGINIE.

POUR GOUVERNEUR :

HENRY JOHNSON

Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.

TICKET WHIG ELECTORAL POUR LA LOUISIANE.

1er. *District*—WM. DE BUYS, d'Orleans.
2d. *District*—JOSEPH BERNARD, d'Est-Bâton-Rouge.
3me. *District*—LŒUFROY BARRAS, de La Fourche.
4me. *District*—JACQUES DUPRÉ, de St. Landry.
5me. *District*—SETH LEWIS, des Rapides.

ENCORE LE GOUVERNEMENT SOUS PROTET.

Dans notre feuille du 18, nous annoncions que deux billets du gouvernement, l'une de $151. 75 et l'autre de $1012 11, sur le Maître de poste de cette ville, avaient été protestées la veille faute de paiement; une communication adressée au *Bulletin*, nous apprend que le même jour deux autres traites formant ensemble $2,344. 06 tirées également par le Directeur Général des Postes sur M. McQueen ont été aussi présentées, refusées et protestées!

QUATRE PROTETS EN UN SEUL JOUR! Il n'y a plus de raison pour que cela s'arrête. A de pareils faits est il besoin d'ajouter un commentaire? Non, car ils parlent assez haut d'eux-mêmes. Quatre protêts en un seul jour et dans une seule ville!

Lorsque, dans une discussion, l'une des parties abandonne le point principal, la nature même de l'acte sur lequel on discute, pour se borner à en repousser la responsabilité, on doit naturellement en conclure qu'elle reconnait implicitement son erreur. Le *Courrier* pourtant soutient qu'il n'en est *rien*, qu'à cela ne tienne: nous avions déjà oublié que le journal du soir a une manière d'argumenter qui lui est particulière.

A PROPOS DU BILL DES MILICES.

II.

Les partisans du pouvoir sentent si bien qu'ils ont à défendre une mauvaise cause qu'ils sont, la plupart du temps, obligés de répondre à des attaques par des attaques afin d'esquiver la discussion. C'est ce qui leur est arrivé à propos du projet de M. Van Buren sur les milices. Ils n'ont point cherché à établir que ce projet ne contint pas le germe d'une armée permanente; ils n'ont point cherché à prouver qu'il fût constitutionnel; en un mot ils n'ont point cherché à le défendre; ils ont seulement avancé que le général Harrison en avait présenté un plus onéreux encore que celui de M. Van Buren. Nous soutenons nos adversaires sans crainte sur ce nouveau terrain.

Il est incorrect de dire que le général Harrison a présenté un projet de loi sur les milices, puisqu'il s'est borné à faire un rapport (au nom d'un comité de la Chambre des Représentans au Congrès) sur un projet présentépar d'autres. En suite ce rapport fut présenté en 1819, et non point en 1817 comme on l'a prétendu.

Le rapport du général Harrison est un de ces documens rares qui attestent le patriotisme et la haute intelligence de leur auteur; aperçus historiques, connaissance du cœur humain, appréciation du caractère national, examen approfondi des obstacles qui s'opposent à l'expansion de l'instruction militaire dans les masses: tels sont les points principaux qui sont traités dans ce lumineux rapport qui suffirait seul à faire la reputation d'un homme ordinaire.

En voici quelques aperçus:

"Que l'instruction militaire doive être donnée, dans l'intérêt public, à tous les citoyens indistinctement, c'est ce que nul ne conteste; mais quand on vient à rechercher quel est le moyen de donner cette instruction, on ne peut plus s'entendre.

"Jusqu'à présent les plans d'organisation des milices Américaines n'ont produit aucun résultat, et il n'est pas difficile de prévoir que celui qui est maintenant soumis à notre examen n'en produira pas davantage.

"Pour donner à la population virile une instruction militaire assez complète pour être vraiment utile, il faudrait lui faire perdre un temps précieux que réclament impérieusement le soutien et l'existence des familles. Si l'on voulait indemniser les citoyens de cette perte de temps avec les deniers du trésor, les revenus de la nation n'y suffiraient pas. Voilà donc un obstacle matériel à l'instruction des milices.

"D'ailleurs il est à remarquer que la libéralité même de nos institutions donne à notre caractère une roideur d'indépendance qui ne s'accommode point de l'obéissance passive indispensable à la régularité et à la précision du service et encore moins des petites tracasseries de détails inséparables des élémens de l'instruction militaire.

C'était donc pour obvier à ces graves inconvéniens que le général Harrison suggérait l'idée d'un plan susceptible de procurer une instruction militaire suffisante à toute la population virile, sans lui faire éprouver aucune perte notable de temps ni sans grever le trésor public de trop fortes dépenses.

Ce plan consistait à faire donner aux enfans dans toutes les écoles de l'Union, et aux frais du gouvernement, l'instruction militaire par des hommes spéciaux attachés, à cet effet, à tous les établissemens d'instruction publique.

Maintenant, nous le demandons, qu'y a-t-il de commun entre ce plan et celui de Mr. Van Buren? Quelle analogie existe-t-il entre eux?

Le plan de M. Van Buren oblige tout individu, de 20 à 45 ans, de s'armer et de s'equiper à ses frais; il crée un corps permanent de 200,000 hommes sujet aux ordres du Président; il institue des cours martiales, et assujetit les délinquants à de fortes pénalités.

Le plan du général Harrison consiste uniquement à faire donner à la jeunesse l'instruction militaire dans les écoles aux frais du gouvernement. Comment donc peut-on avancer, comme on l'a fait "que le plan du général Harrison est plus onéreux que celui de Van Buren?"

Le seul point de contact qu'il y ait entre ces deux projets, c'est la question d'argent. Dans un prochain article nous examinerons si celle-ci, du moins, est à l'avantage de M. Van Buren.

Nous publions ci-dessous la traduction d'une lettre adressée par DANIEL WEBSTER au vieux général JAMES MILLER et la réponse de celui. Ce James Miller est le même à qui le général en chef ayant fait demander, à la bataille de Lundy's Lane, en juillet 1814, où il commandait le 21ème. régiment d'infanterie, s'il pourrait s'emparer d'une batterie anglaise qui vomissait la mort sur nos troupes, répondit: "J'essaierai, général," et aussitôt s'élançant à la tête de ses troupes, il les fit avancer au milieu d'une canonnade terrible et prit d'assaut la batterie. Nous pensons que le témoignage d'un tel homme doit être une éclatante réfutation des mensonges inventés par des milliers de calomniateurs qui ne virent jamais le feu d'un ennemi.

BOSTON, le 29 mai 1840.

Mon cher général:—

Je m'adresse à vous avec la franchise dont on peut user envers un vieil ami. Ce que je veux de vous, c'est de connaitre votre opinion sur les attaques qui ont été dirigées récemment contre le général Harrison comme homme militaire. Je crois que vous fesiez partie de l'armée de l'Ouest, lorsqu'eut lieu la campagne de Tippecanoe; cependant je ne me rappèle pas si vous avez servi avec le vieux général après la déclaration de guerre de l'Angleterre. Mais, en votre qualité de général, ayant pu former avec impartialité votre jugement au moment où les faits venaient de se passer, votre opinion doit être d'un grand poids. Si sa carrière militaire est entachée, le pays doit le savoir; si elle est pure, vous devez sentir qu'un vieux soldat ne doit pas être attaqué avec tant d'injustice et d'inconvenance.

Le général Harrison est notre candidat à la présidence. Je ne sais pas si nous parviendrons à l'élire, mais je puis dire comme vous, mon cher général, "nous remettons."

Agréez, &c. &c.

DANIEL WEBSTER.

Au général James Miller.

SALEM, 30 juin 1840.

Mon cher monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre d'hier me priant de vous dire ce que je pense des attaques qui ont été publiées récemment contre le caractère militaire du général Harrison. Je puis vous répondre sincèrement que j'ai vu avec un profond regret ces attaques dirigées, non seulement contre sa réputation militaire, mais encore contre sa moralité et son caractère privé. Je vis le général Harrison en 1811 à la première fois. Je faisais partie du 4ème régiment d'infanterie commandé par le colonel John P. Boyd qui fut fait ensuite général, lorsque nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Vincennes, où nous restâmes quelques jours avec les volontaires réunis sur ce point. De là nous fûmes dirigés sur le pays Indien, par marches lentes et circonspectes et nous remontâmes ainsi le Wabash, vers Tippecanoe, jusqu'à une distance de cinquante et dix milles. Là nous fîmes halte et nous élevâmes une espèce de fortification en bois que nous appelâmes fort Harrison, où je resta jusqu'à la fin de la campagne de Tippecanoe, après la bataille.

Quelque jeune fût ma société à ce combat, j'y ai pris le plus grand intérêt. Je conversai longuement avec lui au sujet avec les officiers à leur retour, et je puis les informations les plus précises sur les mouvements de l'armée, les campements, les attaques et les défenses et sur le plan de bataille qui avait été suivi. Dès lors je demeurai convaincu que cette campagne avait été dirigée avec beaucoup de bravoure, de science et d'habileté militaires et que rien de ce qui pouvait être fait, eu se conformant aux ordres du département de la guerre, que je lus, n'avait été négligé. Et depuis je n'ai eu connaissance d'aucun fait qui pût changer en aucune manière l'opinion que je m'étais formée sur le général Harrison après la bataille de Tippecanoe. Je dois ajouter que si j'ai jamais eu quelque connaissance militaire, c'est au général Harrison plus qu'à tout autre que j'en suis redevable. Peu de temps après la victoire de Tippecanoe, j'écrivis au général Benjamin Pierce, non *père militaire*, ainsi que je l'appelais, qui a été gouverneur du New-Hampshire, une lettre dans laquelle je lui faisais un recit détaillé de la campagne de Tippecanoe. Cette lettre a été conservée par le général Pierce, et elle a été probablement trouvée dans ses papiers. Si elle existe encore, elle prouvera, ainsi que quantité d'autres que j'ai écrites à mes amis, quelle était alors mon opinion sur le général Harrison. Je n'ai jamais entendu dire à cette époque qu'il fut un lâche ou qu'il eût *porté jupons*.

Enfin, pour vous exprimer franchement mon opinion, je dois vous dire après l'avoir suivi dans sa carrière civile et militaire, après avoir vécu avec lui, dans sa famille, pendant plus de six mois, que le général WILLIAM HENRY HARRISON est aussi exempt de blâme et de reproche qu'il est possible qu'un homme le soit.

Jesuis, mon cher monsieur,

Votre vieil ami

JAMES MILLER.

A l'honorable Daniel Webster.

INTERIEUR.

(*Correspondance particulière.*)

BALTIMORE, 13 juillet 1840.

Il y a eu samedi soir dans notre ville sur la place du Monument une glorieuse assemblée de nos amis; et bien que le samedi soir tout le monde ait des affaires, ils s'y sont rendus par milliers. L'honorable J. GARLAND de la Virginie a pris la parole et le discours prononcé par lui dans cette occasion fera époque dans la vie de cet illustre patriote. Trois ou quatre cents partisans de l'administration au moins sont venus l'entendre, et ils se sont tellement laissé séduire par l'entraînement et l'éloquence de M. Garland qu'ils n'ont pas songé un instant à employer les moyens auxquels ils ont habituellement recours pour troubler les assemblées de leurs adversaires politiques.

Le bill de la sous-trésorerie est déjà en voie d'exécution à New York.

Le brick Uneas, venant de votre ville, est arrivé ici après 19 jours de traversée.

Benjamin Smith, ce teneur de livres de la banque de Pennsylvanie qui a si mystérieusement disparu au commencement de mai dernier, ne s'est pas en allé les mains vides: on assure qu'il a enlevé du bureau du payeur plus de $100,000.

PENNSYLVANIE.—On lit dans un journal de Philadelphie: "Nous ne voudrions pas faire naître de fausses espérances; mais il nous est impossible de ne pas reconnaître que les chances de l'opposition se sont grandement augmentées dans la Pennsylvanie depuis quelques mois et surtout depuis la nomination du général HARRISON. L'opposition jusqu'alors était divisée, incertaine, sans but; elle a pris de la consistance et de l'unité. Jamais elle n'a marché avec autant d'ensemble depuis dix ans.... et nous avons tout lieu de compter sur un heureux succès à la prochaine élection présidentielle."

VERMONT.—La convention des partisans de Van-Buren qui a eu lieu récemment dans cet Etat, a nommé comme candidat pour lieutenant-gouverneur, E. D. BARBOUR, abolitioniste reconnu, éditeur d'une feuille abolitioniste, orateur abolitioniste, en un mot le plus furieux abolitioniste de tout le Vermont. Qu'on dise encore que les loco-focos ne s'allient pas aux abolitionistes!

ALABAMA.—Le comité nommé par la convention whig, vient de publier une adresse au peuple de cet Etat; c'est un document plein de faits et qui doit produire un bon effet.

FLORIDE.— *St. Augustin*, 10 juillet.—Cinquante-cinq, construits en cyprès, ont dû partir la semaine dernière de Savannah pour le Cap Romain. Ils sont destinés au transport des troupes d'exploration qui, sous la conduite du lieutenant McLaughlin de la marine des Etats-Unis, doivent s'avancer à travers le Pai-hai-okee, vaste étendue de marais pleins d'herbes qui occupent l'extrémité méridionale de la Péninsule.

NEW-YORK.—Un grand incendie qui a dévoré dix maisons a eu lieu le 9 courant à Shenectady.

NEW-HAMPSHIRE.—La population de Concord qui en 1830 était de 3727 individus, est aujourd'hui de 4806; elle a donc augmenté en 10 ans de 1171.

PHILADELPHIE.—FANNY ELSLER a donné le 9, sa dernière représentation à Philadelphie: malgré la chaleur, la foule s'y est portée avec un empressement qui ressemblait presque à de la folie; et rien ne saurait rendre l'enthousiasme qui animait les spectateurs pendant toute la soirée. Cet enthousiasme a redoublé encore lorsqu'à la chûte du rideau, FANNY ELSLER a reparu pour recevoir les couronnes qu'elle méritait si bien et qu'on lui a lancé de toutes parts. Après le spectacle, elle a été attendue par la foule qui voulait l'accompagner jusqu'à son hôtel; le lendemain matin ses admirateurs se sont rendus en masse sur les bateaux à vapeur du port pour la voir encore une fois et l'on assure que quelques-uns des plus fanatiques se sont embarqués pour Baltimore dans le seul but de faire le voyage avec leur danseuse favorite.

EXTERIEUR.

AMERIQUE CENTRALE.

GUATEMALA. Après onze ans de révolution, ce beau pays va goûter enfin quelque tranquillité. Guatemala, Nicaragua et Honduras viennent d'envoyer des troupes à San Salvador; Morazan, qui pendant si longtemps avait entretenu la rébellion, a fui et ses partisans ont consenti à régler toutes les difficultés par un arrangement à l'amiable. On comprend en général la nécessité d'une alliance entre les Etats et l'on espère que la sagesse et l'habileté du gouverneur Cénas parviendront à fonder une confédération qui donnera la paix et la prospérité à l'Amérique centrale.

Les Anglais travaillent à établir une colonie sur la baie de Honduras. Déjà un bateau à vapeur en fer y est arrivé pour faire le service, et il règne sur ce point une véritable activité.

ANTIQUITÉS.—La tranquillité qui venait dans l'Amérique centrale, a permis à MM. Stephens et Catherwood leur voyage d'exploration scientifique, et leurs recherches ont été couronnées du plus heureux succès. A trois mille pieds environ de la rivière Montagua, les savans voyageurs ont découvert de nombreux débris d'antiquités; voici les plus importants: deux statues d'environ dix pieds de hauteur, toutes deux couchées sur le sol; l'une d'elles a la face tournée vers le ciel:—une autre statue de 26 pieds qui est dans la position de la tour penchée à Pise;—un monument de 23 pieds de hauteur qui a la forme d'un obélisque et qui est couvert d'hiéroglyphes et d'inscriptions; auprès de cette pierre, se trouvent deux têtes humaines qui sont presque cachées sous l'herbe qui croit alentour. En général ces monumens présentent une grande ressemblance avec ceux qu'on a découverts à Palenque. Il serait facile de les transporter en totalité ou en partie aux Etats-Unis, tandis qu'il y aurait d'immenses difficultés à en aller chercher d'autres à Palenque, qui est située fort loin dans l'intérieur des terres. Cette découverte n'est du reste que le prélude de celles que feront sans doute MM. Stephens et Catherwood, qui mettent dans leurs explorations scientifiques une persévérance et une activité dignes des plus grands éloges.

VARIÉTÉS.

LES PROFITS DU DESESPOIR.

IV.

(*Voir l'Abeille d'hier*)

V.

LES CHEVEUX CHATAINS.

Ce docteur était un philosophe qui possédait non seulement l'art de guérir, mais l'art plus difficile de consoler; il savait traiter à la fois le corps et l'âme, deux sciences que l'on trouve bien rarement réunies dans le même homme, et qui étaient indispensables pour sauver Anatole, dont le cœur saignait plus que la tête. Cependant il n'est pas de souffrances morales que n'allègent un peu les douleurs physiques, ou a beau être amoureux et désespéré, une balle de pistolet est un spécifique dont personne ne conseillera l'usage, mais qui ne peut manquer de tempérer l'imagination la plus passionnée. La blessure d'Anatole exigeait un traitement douloureux; il eut à subir de cruelles opérations: on lui rasa les cheveux, et la main habile et légère du docteur promena le scalpel sur son crâne meurtri; ses plaies se fermèrent lentement; mais enfin, au bout de six semaines, la guérison fut complète, Anatole se leva, on dégagea sa tête de l'appareil qui l'enveloppait, il s'approcha d'une glace pour regarder les cicatrices, sur lesquelles les cheveux commençaient à repousser avec abondance, et un cri de surprise et de joie s'échappa de sa poitrine.

—Qu'avez-vous donc? lui demanda le docteur.

—Ce que j'ai d'écrin Anatole; ah! docteur, laissez-moi vous remercier, je suis le plus heureux des hommes!

—Mais vous êtes trompé? êtes-vous devenu fou?

—Oh! oui, un peu, je suis bien fou, je suis fou de joie! Regardez mes cheveux!

—Eh bien! ils reviennent, cela devait être.

—Ils reviennent, oui! mais comment? Regardez donc! ce n'est pas une illusion, n'est-ce pas? J'y vois clair? Dites-moi, docteur, dites-moi, je suis fou!

—Châtains!

—Châtains! j'avais un million je l'aurais donné pour ce mot: Châtains! Oui, docteur, j'ai des cheveux châtains! Vous ne partagez pas mon surprise! Ne vous rappelez-vous donc plus de quelle couleur ils étaient quand vous les avez coupés? Ils étaient rouges!

—Oui, en effet, je m'en souviens à présent.

—Le ciel a donné ce fait un miracle pour moi!

—Un miracle, dites-vous? Ce n'est pas cette métamorphose qu'un phénomène facile à expliquer. D'abord, et ordinairement une couleur que l'on rase repousse dans une teinte plus foncée; mais ici se présente un cas particulier qui a pu opérer une régénération complète. Les toniques dont nous avons imbibé vos blessures, les huiles, les [illegible], les essences médicales qui ont coulé dans les veines vives de votre tête, se mêlant aux principes qui alimentent les cheveux, ont modifié leur nature par l'action de quelque vertu secrète et pénétrante. Voilà la cause de ce changement dont je vous félicite.

—Oui, félicitez-moi mon ami, car il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur, maintenant je puis le dire, docteur, c'est la vie que vous m'avez rendue, car il faut vous l'apprendre, mon ami voulu me tuer, c'était à cause de ces maudits cheveux rouges.

—Quoi! pour un si futile désagrément?

—Dans le délire de la fièvre vous m'avez entendu prononcer quelque fois le nom d'une femme. Je l'aime, docteur, et maintenant elle pourra m'aimer! Comprenez-vous ma joie?

Pendant tout le temps que dura sa convalescence, Anatole resta presque continuellement devant son miroir, regardant pousser ses cheveux châtains. Chaque matin en se réveillant il se sentait saisi d'effroi; il était son bonnet de nuit d'une main tremblante et il se disait en frémissant timidement les yeux sur une glace: "S'ils avaient repris leur ancienne couleur! s'ils étaient redevenus rouges! "Mais ce danger n'existait pas, et Anatole finit par être complétement rassuré, et par jouir sans terreur de sa nouvelle chevelure, qui croissait rapidement en boucles ondoyantes, soyeuses et d'une teinte inaltérable.

Avec ce bienfait du ciel, sa confiance était revenue, et sa jeunesse avait repris toute sa vivacité première. Dès qu'il fut en état de sortir, il s'empressa d'aller chez M. Fugassin.

—Je reviens à la charge, lui dit-il, et vous voyez pourquoi.

—Non, répondit le rusé spéculateur, après ce que j'ai eu l'avantage de vous dire, je ne puis comprendre votre instance.

—Ne remarquez-vous donc aucun changement dans ma personne?

—Un changement? .... En effet, sur votre tête?

—Précisément.

—Vous avez pris perruque?

—Pas du tout, mes cheveux sont bien à moi!

—Vous les avez donc fait teindre?

—Coupez-en une mèche, faites-la passer par les épreuves les plus décisives, soumettez-la aux plus savantes analyses, vous verrez qu'il n'y a rien que de très naturel dans la couleur de ma chevelure.

—Mais ce n'est pas possible!

—Cependant, cela est. Une blessure que je me suis faite à la tête, une opération que j'ai subie, ont produit cette heureuse métamorphose. Vous en doutez? Mais j'ai mes preuves, et des preuves officielles, Dieu merci! Le phénomène que vous avez sous les yeux a été l'objet d'un rapport à l'Académie des sciences, qui s'occupe beaucoup, comme c'est son devoir, de toutes les bizarreries de la nature, de toutes les singularités que la mère-nature rencontre sur son chemin. J'ai exigé que mon nom fût cité dans ses lettres, afin d'avoir des titres en règle pour repousser tout soupçon de supercherie. Voici plusieurs journaux qui ont mentionné le rapport. Êtes-vous convaincu, maintenant?

—Et quand je le serais, en quoi cela vous avancerait-il?

—La femme que j'aime n'aura plus de répugnance pour moi.

—Je le veux bien. Mais son père, qui a d'autres idées?

—Un père sage doit admettre la concurrence entre les prétendans à la main de sa fille. Il me verra, il me jugera, et peut-être l'emporterai je sur mon rival.

—Je ne le pense pas.

—Vous ne pensez mettre de l'espérer, non par vanité, mais par amour.

—Je vous ai averti; vous savez que la plus grande réserve m'est imposée.

—Voyons, M. Fugassin, soyez de bonne composition, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Je vous demande si peu de chose! un nom et une adresse, ou seulement le nom, je trouverai l'adresse dans l'Almanach royal.

—Vos instances sont inutiles; ma parole est engagée, et pour rien au monde je n'y manquerai:

—Soit! Mais du moins ne vous est-il pas défendu de parler en ma faveur. Chargez-vous de mes intérêts, faites-moi valoir, dites au père que mon vieux le plus cher serait de devenir son gendre.

—Vous me demandez là une mission bien délicate!

—Mais qui ne vous compromet en rien et que vous ne saurez me refuser sans mauvaise grâce.

Après s'être fait longtemps prier, M. Fugassin cède aux sollicitations d'Anatole; il lui promit d'être son interprète et de présenter sa requête—La personne est absente pour quelques jours, dit-il, et je vous avertirai dès que j'aurai une réponse à vous donner. Ce sera probablement vers la fin de la semaine prochaine.

Le délai était bien long pour l'impatience d'Anatole, qui avait déjà entendu si longtemps. Chaque jour semblait au siècle à la bouillante ardeur de son âme. L'été brillait de tout son éclat et le temps était superbe; l'amoureux jeune homme employait toutes ses journées à courir les promenades, et le soir il passait en revue tous les théâtres, depuis l'Opera jusqu'à l'Ambigu-Comique, figurant à chaque spectacle où il assistait pas le moindre succès. Ses recherches furent vaines, Caroline était invisible.

Irrité par la difficulté, par la fatigue et par ces petites déceptions de tous les jours, la passion d'Anatole remplissait seule son cœur et son esprit; toutes ses pensées, tout son avenir était là, le reste ne l'inquiétait pas; tout autre souci disparaissait dans cette grande préoccupation.—Une semaine s'était écoulée depuis son entrevue avec M. Fugassin, lorsqu'il reçut un billet de l'agent d'affaires qui l'invitait à se rendre chez lui.

—Eh bien! quelle réponse? demanda-t-il en entrant.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir et de m'écouter, répondit M. Fugassin avec beaucoup de flegme et en prenant sa figure de diplomate. Je vous ai fait attendre, mais ce n'est pas ma faute; on n'est pas à Paris; on hâte prodigalement la belle saison une terre à quelques lieues d'ici, et j'ai fait le voyage tout exprès pour vous.

—Que de reconnaissance ne vous dois-je pas! En toute occasion vous pouvez désormais compter sur moi comme sur votre meilleur ami.

—J'ai rempli consciencieusement mon devoir d'ambassadeur, et j'ose dire que j'y ai mis une certaine habileté.

—Je n'en doute pas.

—Aussitôt mon arrivée au château,—car c'est un château construit dans le style du siècle dernier, et qui a appartenu à je ne sais plus quel célèbre fermier général; les jardins sont dessinés avec élégance; il y a de belles terrasses, de nombreuses pièces d'eau, des statues dans tous les bosquets; rien ne manque à la magnificence de la propriété, qui de plus a l'avantage d'être d'un bon rapport: la terre est affermée, je crois, huit mille francs.—Aussitôt après mon arrivée, vous disais-je, j'ai pris le père à part et je lui ai demandé un moment d'entretien. Nous sommes allés dans le parc,—un parc superbe, mon cher ami, des arbres de toute beauté, soixante arpents entièrement clos de muraille et traversées par un canal sur lequel on se promène en bateau; rien n'est plus délicieux le soir après une belle et chaude journée d'été.

—Abrégez ces détails, de grâce! et dites moi si je serai bientôt admis à visiter ce parc et ce château.

—Il fallait d'habiles ménagemens pour entamer la négociation; je m'étais préparé et j'ai eu le bonheur de réussir....

—Vous avez réussi! s'écria Anatole en se levant dans un vif transport de joie.

—A me faire écouter, reprit froidement M. Fugassin.

Anatole retomba sur son siège en soupirant; l'agent d'affaires continua sur le même ton et sans rien perdre de son impassibilité:

—Je m'expliquai tout à mon aise avec beaucoup de précautions, de soin et d'adresse, on me répondit.—Vous savez que la main de Caroline a été déjà demandée plusieurs fois et par des partis très honorables; mais ma fille est encore bien jeune, et je ne veux la marier que dans un an.

—J'attendrai!

—Vous attendriez? Oui, je le pense bien, et c'est ce que j'ai dit: M. Anatole Brémond attendra.—Ce point convenu, nous avions passé au chapitre des informations. Malheureusement j'étais très faible sur cet article, car je ne connais absolument rien de votre position, et vous avez oublié de me donner les documens nécessaires. J'ai donc été obligé de convenir que je ne pouvais, pour le moment, donner sur votre fortune des renseignemens positifs.—Vous savez, m'a-t-on dit, que Caroline aura cinquante mille écus de dot; j'exige avant tout et absolument que mon gendre apporte en se mariant une fortune au moins égale. Si votre protégé ne remplit pas cette condition, il est inutile de m'en reparler. Maintenant mon cher monsieur Brémond, vous savez si vous êtes apte à vous mettre sur les rangs. Avez-vous cent cinquante mille francs, bien nets, non liquides et bien solidement placés? Je ne veux ni me compromettre ni agir légèrement dans cette affaire, et je ne reprendrai la négociation que lorsque nous serons en règle et mutis de titres suffisans.

Le trouble d'Anatole en entendant ces paroles ne pouvait échapper à la perspicacité de M. Fugassin, qui, pour plus ample, lui renseignait qu'il ne le chassait. Il eut un moment de silence, puis l'agent d'affaires reprit avec son impitoyable sang froid.

—Demain, si cela vous convient, nous irons chez votre notaire ou chez votre banquier, et dès que j'aurai pris mes renseignemens, dès que j'aurai vu clair dans vos cinquante mille écus, j'écrirai pour demander la permission de vous présenter. Vous voyez combien je mets de zèle à vous servir. Mais par exemple, si vous ne possédez pas la somme exigée, vous pouvez renoncer à toute espérance. Je connais l'homme, il est d'une opiniatreté sans égale, et rien ne peut le faire revenir sur une décision qu'il a prise et manifestée. D'ailleurs, un jeune cas la plupart des pères agiraient comme lui. L'amour est une belle chose sans doute, mais la fortune a bien son mérite aussi, et le bonheur en ménage est fondé sur de bons revenus mieux encore que sur de tendres sentimens. Telle est du moins l'opinion des gens qui se prétendent raisonnables, et des pères en particulier....

Mais vous ne me répondez pas: avez vous les cinquante mille écus?

—Qui sont indispensables, dites-vous?

—A tel point que si vous n'avez que cent quarante mille francs, je ne me mêle plus de rien.

—C'est bien!

—Vous les avez?

—Demain je reviendrai... j'ai quelques arrangemens à prendre... Il faut que je mette de l'ordre dans mes affaires... A demain donc M. Fugassin, à demain!

—Il ne les a pas! dit M. Fugassin lorsque Anatole fut sorti.

Rien n'était plus facile à deviner. Dès que le mot de fortune avait été prononcé, Anatole s'était trahi par l'altération de ses traits et de sa voix. Quand il fut seul, il ne chercha plus à cacher son émotion et à retenir l'élan de son désespoir. Pour la seconde fois un pénible réveil l'arrachait brusquement à son rêve de bonheur. Après avoir rendu la vie et l'espérance, il se retrouvait en face du double malheur qui naguère l'avait armé contre lui-même. La pensée du suicide revint à son esprit, non plus dans un accès de frénésie, mais froidement et avec une tranquille résolution. Il envisagait la mort comme le meilleur, le plus digne et le seul moyen de terminer une lutte dans laquelle il succombait à chaque pas. En vain voulut-il chasser de son esprit ces idées sombres et fatales, et chercher l'oubli de ses peines dans les riantes distractions de sa vie passée. Les plaisir d'autrefois n'étaient plus des plaisirs; toutes les joies de la vie avaient perdu pour lui leur charme et leur saveur. Ce profond dégoût de toutes choses, cette tiédeur, leur sombre et calme, cette haine de l'avenir, devaient amener une nouvelle catastrophe

(*La suite à demain.*)

DERNIERES DATES

New York	juil. 11	Liverpool	juin 5
Boston	juil. 11	Londres	juin 6
Philadelphie	juil. 12	Havre	juin 3
Washington	juil. 12	Paris	juin 4
Baltimore	juil. 12	Bordeaux	mai 26
Charleston	juil. 17	Mans d.	mai 26
Vera-Cruz	juin 6	Cadix	mai 30
Tampico	juin 6	Havane	juin 17
Mexico	mai 27	Houston	juil. 4

COMMERCIAL.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orleans, 21 juillet 1840.

Espèces	4	a	0	pour cent prime.
Billets de Banque des E.U.	2½	a	3	do.
Notes de la Trésorerie	6	a	7	do.
Bons-vapeur	$6 10	a	$6 20.	
Doublons Espagnols	17	a	17 37½	
do Mexicains	16 37½	a	16 62½.	
Or Américain	7	a	8	pour cent prime.

REVUE DU MARCHÉ.

Nouvelle Orleans, le 22 juillet 1840.

L'inactivité que nous avons signalé dans notre rapport de samedi matin a continué à régner pendant ces trois derniers jours qui, pour toutes les branches d'affaires, ont été remarquablement calmes. Les causes de cette inactivité excessive, sont le temps, qui a été pendant ces deux dernières jours défavorable aux affaires, l'absence d'un grand nombre de nos négociants, la faiblesse des stocks de nos principaux produits, et la rareté des arrivages de l'intérieur. Jusqu'à ce que nous commençons à recevoir nos nouvelles récoltes et que les obstacles que nous venons de signaler aient disparu, nous ne pouvons pas nous attendre à voir un grand changement s'opérer sur notre marché, et jusque là nos rapports ne pourraient indiquer des variations tant soit peu importantes.

Le fleuve continue à baisser, il est maintenant à 4 pieds au dessous des plus hautes eaux.

COTON—Arrivé depuis le 18 courant, Louisiane et Mississipi 69 balles; Tennessee et North Alabama 124; Arkansas 42, en tout 235 balles; il a été expédié dans le même espace de temps, à Liverpool 2253 balles; au Havre 1141; à la Havane 486; à New York 65; à Portsmouth N. H. 600; à Baltimore 230; à Hartford, Conn. 361, en tout 6004 balles; ce qui diminue le stock sur place de 3779 balles, et le réduit à 40131 balles, y compris celles à bord des navires qui n'étaient pas expédiés le 21 courant:

1839. Oct. 1	Stock en main	balls. 10494
	Reçu pendant les 3 derniers jours	99
	Précédemment	41362
		51955
	Expédié pendant les 3 derniers jours	450
	Précédemment	29657
	Stock en main	21848

CHANGE.—Les traites sterling sont sans demandes et nominales à 12 3-4 prime. Le montant offert en vente est très limité et les transactions sont sans importance. Notre marché est presqu'entièrement dépourvu de traites françaises, nous cotons 5 f. le prix de la dernière vente. Les traites sur New-York à courte vue sont nominales de 2 à 2½ 0[0 prime. Il n'y a aucune demande pour les traites à 30 jours, celles à 60 jours et à vue sont en meilleure demande. Nos cotes sont comme suit:

CHANGE SUR PLACE.

Sterling, 12 3-4 0[0 prime,		Nominal.
France, 5		
New-York,	30 jours,	3 1-2 à 5 0[0 prime.
Do.	30 do.	3 1-2 à 6 0[0 "
Do.	courte vue	6 3-4 à 7 0[0 "
Philadelphie,	60 jours,	1 1-2 0[0 "
Do.	2 do.	2 1-2 0[0 "
Boston,	60 do.	6 0[0 "
Do.	60 do.	6 0[0 "

FRET.—Nos cotes sont les mêmes; nous observons cependant que les capitaines de navires sont plus fermes nous avons seulement entendu parler d'un engagement pour Liverpool à 5-8 d. De petits lots pour remplir ont été fortuitement pris à 9-16 d. Il n'y a seulement dans le port 2 bâtiments sans engagement.

BALTIMORE, le 13 juillet 1840.

Les cours actuels sont pour le jambon à 8 1[2; plats-côtes 7 1[2; épaules 6 1[2; farine de $5 75 à $5; whiskey rectifié 28 cents en barils.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPÉDIÉS.

Barque Teresa Cubana, Bolivart, Havane,	A Castillo
Brick Lincoln, Smith, Boston,	O'Green & Brother
Frances Ashby, Burrows, Richmond,	
Virginia, Baxter, Hartford, (Con.)	S & J P Whitney
Goel. Patriota, Meake, Baie Honduras,	S & J P Whitney
Steamer Yazoo, Lemasters, Mobile,	S Fernandez capit

ARRIVES

Bateau de remorque Shark, Martin, de la passe S E.
Brick Emily, Griffith, de New-York.
Brick Packet, Ward, de la Havane, 6 juillet.
Goel. Delaware, Brookfield, de New-York.
Goel. Gevlah, Stevens, de Savannah-la-Mar, Jamaïque.

MEMORANDA.

Expédiée à Philadelphie pour ce port, 12 juillet, barque Euphrates, Oxnard.
Arrivé d'ici à Baltimore, le 13 juill. brick Uneas, Bouch.
A Montego-Bay, goel. Hero, de la Nlle. Orléans, déchargeant le 3 juillet.

TIRAGE OFFICIEL DE LA

GRANDE LOTERIE DE LA LOUISIANE,

Classe No. 91.

44 50 8 16 | 5 11 26 31 49 30 57.

(Sous les auspices des Directeurs.)

1 Lot de	$10,000
1 lot de	3,000
1 lot de	2,381
5 Lots de	1,000
5 Lots de	500
10 Lots de	200
20 Lots de	150
30 Lots de	100
50 Lots de	70
168 Lots de	50

Billets, $2 50 coupons en proportion.

☞ Billets à vendre au bureau des Directeurs.

D. S. GREGORY & Co.

35, rue du Canal.

A VIS.—C'est dans un moment de colère et pousse par des ennemis personnels que j'ai affiché M. Félix Morel. Je me retracte de ce que j'ai dit et affiche, ne le connaissant d'ailleurs que pour un honnête homme.

23 jt—1 LEON MEILLEUR.

A VIS.—Le soussigné ayant été nommé exécuteur testamentaire de la succession de feu Mr. A. Chateinant, prie toutes personnes qui doivent à cette succession de venir payer immédiatement, comme aussi à toutes celles auxquelles la succ